LES CHRONIQUES DE SINISTRE-SUR-MER

-1-



THOMAS TAYLOR

SEUIL

MALAMANDER

Thomas Taylor

MALAMANDER

Les Chroniques de Sinistre-sur-Mer -1-

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne)
par Amélie Sarn

SEUIL

Illustration de couverture : George Ermos

Édition originale publiée sous le titre *Malamander*
par Walker Books Ltd, Londres.
© 2019 Thomas Taylor
Tous droits réservés.

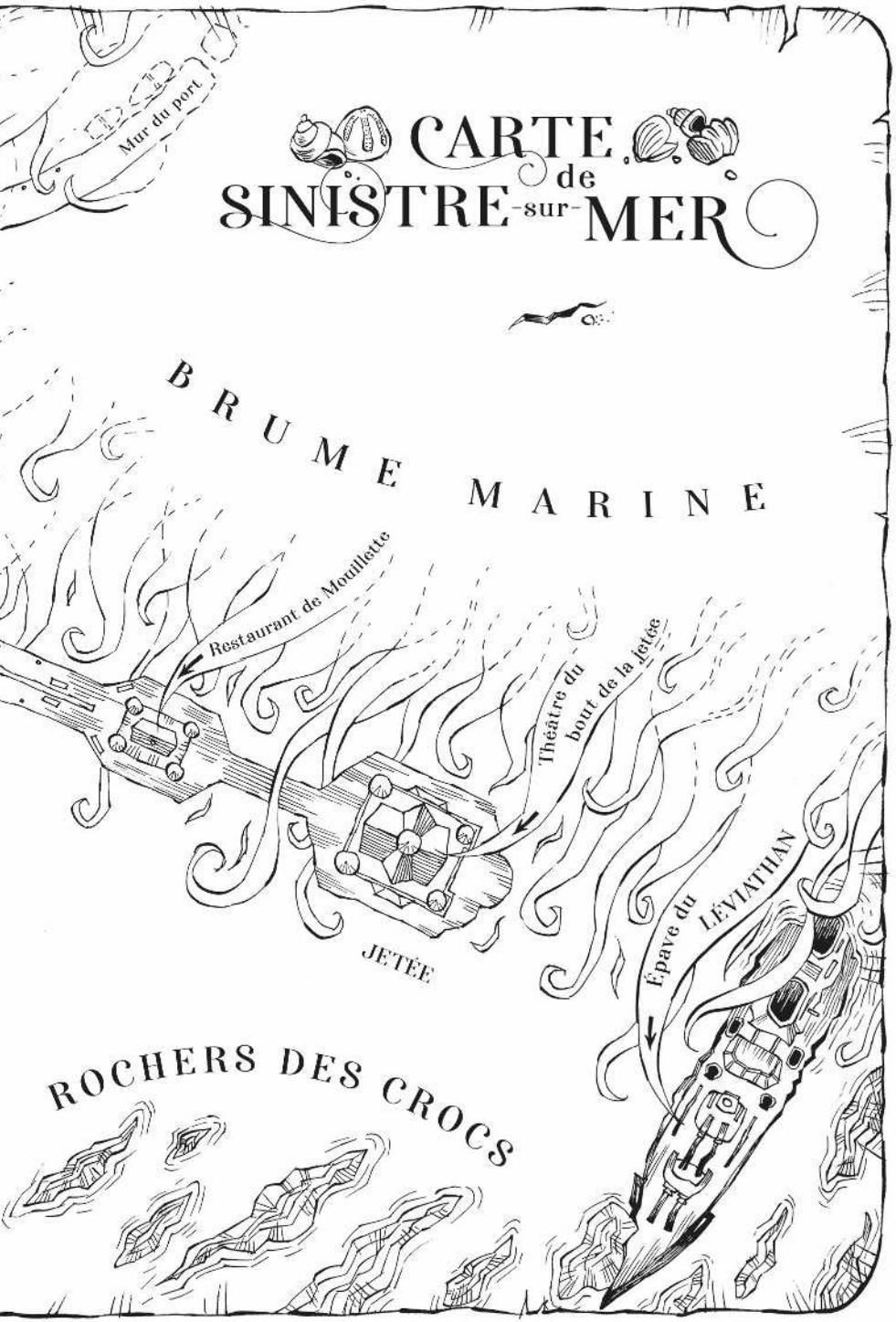
Pour la traduction française :
© 2020, Éditions du Seuil,
57, rue Gaston-Tessier, 75019 PARIS
ISBN : 979-10-235-1215-1

www.seuiljeunesse.com

Conforme à la loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse.

Pour Celia
T. T.

Intérieur
Parc du dauphin
Bibliodispensaire de Sinistre
Ruelle du tord-boyaux
Pub Le Bulot et Le Morse
Chemin des sirènes
Rue de Gazbaline
Virage tortueux de Trophy
Église de la déprime
Brouillard d'Hastings
Crassier de Cromer
Hôpital du Dr Thalassi
Musée de Sinistre
Remparts
Château
Cabanes de pêcheurs
Plage de galets
Ruelle des embruns
HOTEL DU GRAND NAUTILUS
Caméraluna de Lady Kraken
PROMENADE
PLAGE DE SINISTRE


CARTE de SINISTRE-sur-MER
Mur du port
BRUME MARINE
Restaurant de Mouillette
Théâtre du bout de la jetée
Épave du LÉVIATHAN
JETÉE
ROCHERS DES CROCS

Sinistre-sur-Mer

Vous êtes sûrement déjà venu à Sinistre-sur-Mer sans le savoir.

C'était l'été. Il y avait des vendeurs de glaces, des chaises longues et des mouettes qui vous volaient vos frites. Vous exploriez les rochers avec votre mère, et votre père a trouvé ce drôle de coquillage. Vous vous souvenez ? Je parie que sur le chemin du retour, dans la voiture, déjà prêt à tout oublier de cette journée à la mer, vous avez regardé les ampoules lumineuses au-dessus de la jetée former le nom « Sirène-sur-Mer ».

C'est ce genre d'endroits.

En été.

Vous devriez revenir y faire un tour en hiver, quand avec les premières tempêtes, seules les lettres

« Si-sur-Mer » sont encore illuminées. « Si » pour « Sinistre ». Quand les brumes marines envahissent les rues tels des tentacules fantomatiques et que les embruns projetés contre les vitres font vibrer les fenêtres de l'hôtel du Grand Nautilus.

Peu de touristes viennent à Sinistre-sur-Mer à cette époque de l'année. D'ailleurs, les habitants de la ville eux-mêmes évitent les abords de la plage à la tombée de la nuit, lorsque le vent hurle du côté des Crocs et de l'épave du *Léviathan*, où certains jurent avoir vu rôder la mystérieuse malamandre.

Vous ne croyez probablement pas en cette légende. Pour vous, une créature mi-humaine, mi-poisson, ça ne peut pas exister.

Très bien. Gardez votre cornet de glace et votre chaise longue. Cette histoire n'est sans doute pas pour vous. Vous devriez arrêter de lire, tout de suite. Fermez ce livre et enfermez-le dans une boîte, puis enroulez une chaîne autour de la boîte et jetez-la dans les vagues. Oubliez Sinistre-sur-Mer. Retournez à votre vie ordinaire. Grandissez, mariez-vous, faites des enfants et quand ils sauront marcher, vous pourrez les emmener à la mer. En été, bien sûr. Vous vous promènerez sur la plage et trouverez un coquillage. Vous le ramasserez…

Ah zut… il est accroché à… une boîte.

Le cadenas a été forcé, la chaîne a disparu. Comment est-ce possible ? Vous ouvrez la boîte et trouvez…

… rien. Elle est vide.

Enfin, pas tout à fait. Dedans, il y a des bernicques, des algues et… un truc gluant.

Vous entendez un bruit derrière vous, comme un bruit de pas. Le bruit que feraient des pieds palmés et visqueux *qui se rapprochent*. Vous vous retournez.

Que voyez-vous ?

Vraiment ?

Ah ! Cette histoire est peut-être pour vous finalement.

Le Grand Nautilus

Je me présente : Herbert Lemon. Mais la plupart des gens m'appellent Herbie. Comme vous l'indique mon uniforme, je suis le Trouveur d'Objets Égarés de l'hôtel du Grand Nautilus. Un jour, quelqu'un m'a dit qu'il n'y avait pas de Trouveur d'Objets Égarés dans chaque hôtel. Je ne peux y croire ! Comment les clients feraient-ils pour retrouver ce qu'ils perdent ?

Je suis un peu jeune pour un travail aussi important, mais c'est Lady Kraken, la propriétaire de l'hôtel, qui me l'a confié. M. Mollusque, le gérant, a donc bien été obligé de me garder. À contrecœur. Il déteste tout ce qui ne rapporte pas d'argent. Quand il a pris ses fonctions, il estimait que mon petit local dans le hall d'accueil

devait être définitivement fermé. Si c'était arrivé, je n'aurais jamais rencontré la fille.

Celle qui est entrée par la fenêtre de ma réserve.

Et qui m'a dit : « Cache-moi ! »

– Cache-moi !

Je lève les yeux vers elle. Elle est coincée dans la minuscule fenêtre près du plafond. Si c'est une cambrioleuse, elle n'est pas très douée.

– S'il te plaît.

Je l'aide à se décoincer et en guise de remerciement, elle me tombe dessus, manquant de m'écrabouiller. Il neige dehors et du coup, un gros tas de neige tombe avec elle dans ma réserve.

On se relève et je la regarde une nouvelle fois, face à face. Elle porte un pull tout mité et un bonnet sur sa masse de cheveux très, très bouclés. Elle semble sur le point de parler mais s'interrompt en entendant des voix au-dessus de nous. Alors que les voix se rapprochent, ses yeux s'agrandissent de terreur.

– Rentre là-dedans, je murmure en ouvrant une grande malle qui a atterri aux objets trouvés et n'a jamais été réclamée.

Avant qu'elle ait le temps de protester, je la pousse à l'intérieur et referme le couvercle.

Les voix résonnent juste au-dessus de nous à présent, au niveau de l'entrée de mon local. Je reconnais sans difficulté le ton à la fois servile et plaintif de M. Mollusque qui essaie de calmer un client énervé. Je jette quelques sacs, des parapluies et d'autres objets pris au hasard sur la malle en espérant donner l'impression qu'ils sont là depuis des années.

La sonnette posée sur mon comptoir tinte sauvagement. *Ting*, *ting*, *ting*. Je réajuste mon calot sur ma tête et je remonte en courant les quelques marches qui mènent à ma guérite, mon éclatant sourire « comment-puis-je-vous-aider ? » plaqué sur le visage. Comme si de rien n'était.

Devant moi, M. Mollusque essaie de dompter les trois cheveux qui lui restent sur son crâne chauve.

– Je suis sûr que ce n'est qu'un malentendu, bredouille-t-il. Laissez-moi le temps de me renseigner.

De ma vie, je n'ai jamais vu quelqu'un comme l'homme à qui il est en train de parler. Le ciré dégoulinant, les yeux dissimulés par la visière de sa casquette de capitaine et le visage aussi crevassé qu'un rocher en pleine mer, il surplombe mon comptoir comme un monolithe tordu. D'un

index raide, il appuie sur le bouton de ma sonnette comme s'il voulait l'enfoncer dans le bois. Il s'arrête immédiatement à mon arrivée et se penche en avant, me noyant dans son ombre.

– Où ? demande-t-il de sa voix rocailleuse. Fille. Où ?

Je m'éclaircis la gorge et prends une voix distinguée, comme M. Mollusque l'exige quand je m'adresse à un client.

– Mmm… Puis-je savoir à qui vous faites allusion, monsieur ?

La bouche du capitaine ressemble à un V à l'envers perdu dans une barbe jaunâtre parsemée de morceaux d'algues. D'autres sont accrochés à ses boutons de cuivre. Il émet un sifflement menaçant.

– OÙ ?

Une boule s'est formée au fond de ma gorge. Je ne suis après tout qu'un Trouveur d'Objets Égarés, pas du tout formé pour ce genre de situations.

– Mon cher monsieur, ronronne M. Mollusque, je suis sûr que nous pouvons régler ce problème. Qu'avez-vous perdu exactement ?

L'homme se tourne vers lui, le toise de toute sa hauteur et sort sa main droite de sous le revers de son ciré. M. Mollusque rapetisse à vue d'œil. Au bout du bras du capitaine se trouve, à la place de sa

main, un crochet argenté ressemblant à l'extrémité d'une gaffe, cet ustensile que les marins utilisent pour rattraper un objet ou un homme tombés à la mer.

– Fille ! répète-t-il de sa voix rauque.

M. Mollusque n'est pas le genre d'homme à s'engager dans une bataille qu'il est sûr de perdre ; il choisit toujours le camp du plus fort. Il se tourne donc vers moi, l'air ulcéré.

– Herbert Lemon ! Avez-vous trouvé une fille ?

Je secoue la tête avec un sourire innocent.

– Non. Pas de fille ici.

Mais ma voix tremble. Et je déteste quand ma voix tremble.

C'est alors qu'un bruit retentit derrière moi. Le bruit que ferait une fille cachée dans une malle.

Oups.

Le capitaine laisse échapper un grondement triomphant et ses yeux noirs scintillent sous la visière de sa casquette. Il ouvre violemment la porte de mon local et me pousse sans ménagement hors du passage. Puis il descend les quelques marches qui mènent à ma réserve, le dos courbé pour ne pas se cogner au plafond.

Je me précipite à sa suite. Pas que je sois courageux, c'est juste que je ne sais pas quoi faire d'autre.

Le capitaine se tient au milieu de la pièce, occupant tout l'espace. Il pose le regard sur la neige fondue, puis sur la fenêtre ouverte. Il observe les empreintes de pieds mouillés qui mènent à la malle dont sont tombés les sacs et les parapluies que j'avais jetés dessus. Il pourrait aussi bien y avoir une pancarte indiquant : « Youhou ! Elle est là-dedans ! »

M. Mollusque nous a rejoints. Voyant lui aussi les traces de pas, il devient écarlate de rage.

– Herbert Lemon ! J'aurais mieux fait de…

Je ne saurai jamais la fin de cette phrase car le capitaine brandit son crochet et l'abat sur le couvercle qu'il transperce dans un bruit sourd. Il recommence, encore et encore, réduisant la malle en miettes et envoyant voler des éclats de bois tout autour de lui. Il arrache les derniers morceaux avec sa main valide pour découvrir…

… rien du tout.

Enfin, pas tout à fait. Une araignée étonnée se tient immobile au milieu des débris. Juste à côté d'un bonnet de laine.

La bestiole décampe à toutes pattes et je regrette de ne pouvoir l'imiter.

Il ne reste plus que le bonnet multicolore, maintenant. Aucun doute, c'est celui de la fille ; mais la fille, elle, a disparu.

Lentement, le capitaine attrape le bonnet du bout de son crochet. Il se tourne vers moi pour me l'agiter sous le nez. Son visage, déjà peu avenant, est déformé par la fureur. Je décroche le bonnet, réussissant l'exploit de retenir le petit cri de souris ridicule que je sens monter du fond de ma gorge.

J'articule, presque sans trembler :

– Un objet trouvé. Il m'a été… hum, remis ce matin. Je n'ai pas encore eu le temps de l'étiqueter.

Silence.

Le capitaine pousse soudain un rugissement et commence à retourner ma réserve. Il agite les bras en tous sens, envoyant valser sacs, manteaux, chapeaux, montres, bagues, et autres babioles dont certaines sont là depuis une éternité.

Mais la fille a bel et bien disparu.

Violette Parme

Le capitaine au crochet est parti. M. Mollusque aussi, non sans m'avoir menacé :

– Attendez un peu que je mette Lady Kraken au courant !

Je ramasse un éclat de bois. Cette grosse malle va me manquer ; je l'ai toujours connue là. Personne ne serait plus venu la chercher, mais tout de même : je n'aime pas l'idée que les objets soient définitivement perdus.

Je regarde autour de moi.

– Tu es toujours là ?

Pas de réponse.

Je ferais mieux de refermer la fenêtre car il fait froid dehors ; pourtant, je décide de la laisser

entrouverte. Il ne neige plus ; une brume marine spectrale s'insinue désormais dans les ruelles.

La fille s'est évanouie dans les airs et qui pourrait lui en vouloir ?

Je dépose son bonnet sur le rebord de la fenêtre. Au cas où.

J'entreprends de remettre un peu d'ordre dans mon local mais voir mes pauvres objets trouvés éparpillés aux quatre coins de la pièce me démoralise et je finis par me laisser lourdement tomber sur ma chaise. Il est trop tard pour ranger tout ça, de toute façon.

Derrière la petite vitre de mon poêle, ma première bûche flambe gaiement. C'est un des avantages de ce poste : j'ai mon propre fourneau et on me fournit un peu de bois tous les jours. M. Mollusque désapprouve, évidemment, mais il ne peut rien dire parce que c'était comme ça avant que Lady Kraken n'achète l'hôtel et que ça ne changera jamais. Notre propriétaire tient à ce que les objets trouvés soient parfaitement secs et prêts à être récupérés. Du coup, la réserve est assez confortable en hiver. Regarder les flammes me réchauffe le cœur, me détend et…

– Tu vas passer la nuit ici ? lance soudain une voix.

Je sursaute.

La fille est assise à côté du poêle, son bonnet sur les genoux, un sourcil levé ; j'ai dû m'endormir. Je redresse mon calot à la hâte et je dois avoir l'air ridicule parce que l'élastique se prend dans mon oreille. Je lève les yeux vers la fenêtre refermée et demande :

– Tu es là depuis longtemps ?

La fille hausse les épaules. Elle a des yeux marron foncé et la peau marron clair. Ses cheveux forment une masse qui semble incontrôlable. Elle doit avoir le même âge que moi, c'est-à-dire dans les douze ans ; je ne suis moi-même pas tout à fait sûr de mon année de naissance. Une lueur amusée fait briller son regard alors qu'elle m'observe en train de la dévisager.

Son manteau est trop grand pour elle. D'ailleurs, je le reconnais : c'est un de mes objets trouvés. Ses chaussures sont les siennes mais elles sont trempées et pas du tout adaptées à la neige. Remarquant soudain que le feu est sur le point de s'éteindre, j'ajoute une nouvelle bûche.

– Tu es une…

Elle secoue la tête avant que j'aie fini de poser ma question. Alors, je tente :

– Peut-être une…

Mais elle éclate de rire.

– Non, je ne suis ni une voleuse ni une cliente de l'hôtel.

Je dois avoir l'air surpris car elle sourit.

– Moi, je sais qui tu es, reprend-elle. Tu es Herbert Lemon, le célèbre Trouveur d'Objets Égarés du Grand Nautilus.

– Célèbre ?

Je n'ai toujours pas réussi à me dépêtrer de l'élastique de mon calot.

– Oui, enfin moi j'ai entendu parler de toi. J'ai parcouru des centaines de kilomètres juste pour te rencontrer, Herbert…

Je la corrige en retirant finalement mon couvre-chef.

– Herbie…

–… tu es la seule personne qui puisse m'aider, Herbie, continue-t-elle.

Je me gratte la tête.

– Comment ça ?

– Je suis perdue, m'explique-t-elle. Et j'aimerais être retrouvée.

Il s'est passé des tas de choses bizarres au Grand Nautilus, mais il y en a une en particulier que je dois vous raconter. C'était il y a une douzaine

d'années, bien avant que j'y sois employé ; je n'ai donc pas assisté aux événements en personne. C'est l'histoire d'un bébé abandonné à l'hôtel, de parents évanouis dans la nature, d'étranges lumières aperçues sur la côte et de policiers dépassés, incapables de comprendre ce qui s'était passé. On n'a retrouvé que deux paires de chaussures – celle d'un homme et celle d'une femme – près du port, et des traces de pas dans le sable en direction de la mer.

C'est une histoire vraiment triste.

Il y avait d'autres traces dans le sable. Des marques étranges, comme si une personne portant des palmes s'était traînée hors de l'eau. Mais la marée les a effacées avant que quiconque puisse les prendre en photo et les journaux ne les ont par conséquent jamais évoquées.

Aujourd'hui, c'est plus une légende qu'une histoire. Le Trouveur d'Objets Égarés avant moi avait fait son travail, bien sûr, mais un bébé ne peut pas être étiqueté et rangé sur une étagère. La petite fille avait donc été emmenée et on n'en avait plus entendu parler.

Jusqu'à aujourd'hui.

J'interromps la fille car je vois très bien où elle veut en venir :

– Même si tu étais ce bébé, comment pourrais-je t'aider ? Je m'occupe des *objets*, moi, pas de *personnes* perdues. Tu aurais plutôt besoin d'un détective privé.

– Mais ton travail, c'est de retrouver les propriétaires d'objets égarés, non ? Comment est-ce que tu fais d'habitude ?

– Eh bien… Parfois, il y a des indices…

– Des indices ! s'exclame-t-elle. C'est ça ! Tu es un détective et je suis ton premier indice.

Je m'appuie contre le dossier de ma chaise, les bras croisés.

– Ce n'est pas comme ça que ça marche. Quand je parle d'indices, je pense à une étiquette avec un nom. Ou à un numéro de téléphone écrit à l'intérieur d'une valise. Tu as un numéro de téléphone écrit quelque part sur toi ? Non. Alors voilà.

– C'est vrai, reconnaît la fille. Mais j'ai ça.

Elle sort de sous son pull élimé une carte postale pliée en deux, attachée à son cou par un ruban. Elle la fait passer par-dessus sa tête et me la tend.

Au recto de la carte, un singe avec un chapeau haut de forme. Un chimpanzé pour être précis. Sauf qu'à la place des pattes arrière, il a une queue de poisson. Au verso, une série de lettres et de chiffres.

Je jette un coup d'œil à la fille. Je reconnais ce singe mais je n'ai aucune envie de le lui dire. Il faut qu'elle oublie cette histoire d'indices et de détective.

– C'était dans mon berceau quand ils m'ont trouvée dans une des chambres de l'hôtel, m'explique-t-elle. Je suis sûre que tu sais quelque chose, Herbert.

Je secoue la tête et lui rends sa carte.

– Herbie, s'il te plaît. M. Mollusque est le seul à m'appeler Herbert.

– Qui est M. Mollusque ?

– C'est l'horrible bonhomme qui nous jettera dehors dans la neige quand il te trouvera ici.

– *Si* il me trouve ici, tu veux dire.

– Il a déjà failli, je te rappelle. Et grâce à toi, ma réserve a été saccagée par un fou avec un crochet.

Elle baisse la tête, l'air soudain complètement découragée.

– Tu ne veux pas de mon affaire, alors ?

– Ton affaire ? Quelle affaire ? Il n'y a pas d'affaire. Tu peux passer la nuit ici, si tu veux, il fait froid dehors, mais…

Un grand sourire s'étale sur son visage. Je me sens obligé d'insister :

– Mais je ne veux pas de ton affaire et je ne vois pas comment je pourrais t'aider !

– Je m'appelle Violette, déclare-t-elle soudain en me serrant la main. Violette Parme. Et si quelqu'un peut m'aider, Herbie, c'est toi.

Elle n'a rien écouté de ce que je lui ai dit ! Elle enlève ses chaussures aussi fines que des chaussons et les place devant le poêle. Je m'apprête à lui demander qui est l'homme au crochet et où elle a passé ces dernières années quand je réalise qu'elle a peut-être faim. J'ouvre la bouche pour lui poser la question, mais elle s'est déjà endormie sur un tas de manteaux.

Je déplie mon lit de camp pour en faire autant, quand un *ting, ting, ting* retentit au comptoir. À cette heure de la nuit ? Bizarre… Je sors sur la pointe des pieds. Personne… Je découvre en revanche un message plié en deux adressé au Trouveur d'Objets Égarés du Grand Nautilus.

À moi, donc.

Je l'ouvre.

Cher Herbert Lemon

Je vous prie de me retrouver immédiatement dans mes appartements,

Cordialement,

Lady Kraken.

Mes mains se mettent aussitôt à trembler. Lady Kraken ne convoque jamais personne à la légère.

L'hôtel tourne comme une horloge ; chaque membre du personnel, du gérant aux femmes de chambre, connaît sa partition et joue sa mélodie à la perfection.

Ou se fait jeter à la porte.

Attendez que j'en informe Lady Kraken ! m'a menacé M. Mollusque.

Eh bien, on dirait que c'est fait.

Je pose un petit écriteau *Fermé* sur mon comptoir en frissonnant. Je jette un coup d'œil à la réception déserte et croise mon reflet dans un des miroirs anciens accrochés au mur. Je tire sur le bas de ma veste d'uniforme – bleu marsouin avec une double rangée de boutons de cuivre –, je remets mon calot et me lisse les cheveux en essayant de ne pas penser que c'est peut-être la dernière fois que je le porte.

Ensuite, je me dirige vers l'ascenseur.

La caméraluna

Au sixième, les portes de l'ascenseur s'ouvrent. À cet étage, la moquette est bleu marine et les murs rose corail. Le plafond est si haut que je le distingue à peine au-dessus des lustres de cristal scintillant. Des portraits de la famille Kraken sont accrochés aux murs : des capitaines et des amiraux des siècles passés qui me toisent depuis le pont de leur navire tandis que les vagues s'écrasent sur les rochers derrière eux.

Au bout du couloir, j'aperçois l'imposante porte à double battant de la suite Jules Verne. Les appartements de Lady Kraken.

Dans ma longue marche funèbre, je passe devant l'étroit escalier en colimaçon qui mène à la tour.